



## La bourse, la météo ou la vie

**Gérard GROMER**

**5 mai 2010**

Il y a des états de grâce, de mobilité et d'ouverture, qui vous font vivre sur une autre planète. Dans ces moments-là, la trépidation humaine, désormais à l'échelle de l'orbicule terrestre, importe peu, alors même que la société tente, par tous les moyens, de vous envoyer des signaux ininterrompus. Vous résistez, vous êtes ailleurs, puis vous changez provisoirement de longueur d'onde, pour voir, pourquoi pas, à quoi vous avez échappé. Vous cédez, vous recommencez à vous informer, vous vous connectez, vous allumez vos écrans. Vous envisagez même de rédiger un journal, parallèle ou perpendiculaire au J.T. Vous restez vigilant, à l'affût d'une surprise, toujours possible, d'une donnée inouïe, qui viendrait infléchir le programme. Mais ces réseaux sur lesquels vous vous branchez, et le clignotement incessant des ordinateurs, n'ont-ils pas d'abord pour fonction, au-delà des messages véhiculés, de garantir secrètement que « cela ne s'arrête pas », que le monde qui existe continue de se représenter à vous, qu'il ne s'interrompt pas, que les réseaux, les canaux, les écrans sont là « pour ça » : éviter la grande coupure.

Ainsi la bourse. Elle peut occuper dans une vie toute la place. Ses adeptes observent à longueur de temps ses fluctuations, la hausse et la chute de ses produits. Ils n'ignorent rien de ses tempêtes, de ses dérives, de ses frémissements, de ses fébrilités, de ses dépressions. Mais ce qui va sans dire, mais qu'on gagnerait à méditer, c'est que la bourse est en activité vingt-quatre heures sur vingt-quatre, qu'il lui est impossible de s'arrêter, sous peine de voir le monde disparaître, et qu'un service quasi liturgique assure la transmission perpétuelle d'un état de la planète.

Il en va de même avec la météo. Orchestrée par une institution ambitieuse, elle revient en boucle sur tous les médias et n'arrête pas de varier ses messages à mesure. Elle est utile au paysan, au navigateur, à l'aviateur, au stratège. Les anonymes la consultent sans y penser et se laissent entraîner dans une routine qui rythme et régularise discrètement leur vie, en leur procurant de vagues repères dans la journée. Autrefois on avait les présages, qui annonçaient le chaud, le froid, la pluie, la brume, le soleil. Il y avait les almanachs, les dictons. La prévision jaillissait de la rime obtenue avec des vers de mirliton : « S'il pleut à la Saint-Sulpice, c'est tous les jours vache qui pisse », « Chaleur de mai verdit la haie », « A la Sainte- Suzette, veau bien venu qui tête ». Aujourd'hui, la météo s'est déterritorialisée, elle est devenue rationnelle, scientifique et technique. Elle s'entoure de capteurs, de récepteurs, de radars, de satellites, de logiciels et parle le langage des spécialistes. Les gens, apparemment, sont attentifs à ses messages, mais souvent il s'agit d'un leurre. Ce n'est pas qu'elle ne leur dit rien, la météo, c'est, comme le soutient Roland Barthes, qu'elle dit le rien. J'ajoute qu'à travers ce rien, elle dit aussi, à un public qui a horreur du vide, et qui ne demande qu'à se rassurer que, oui, tant qu'il y en aura, des bulletins météo, et le service de ses serviteurs et servantes pour les entretenir, les varier, les rectifier, « ça ne s'arrêtera pas », le monde persiste, se transmet, suit son cours et reste perpétuellement éclairé. Un peu comme resterait allumée dans un présent éternel une ampoule électrique suspendue à un fil d'allumage sans interrupteur ! C'est d'autant plus vrai que la météo est le miroir des saisons et que, si le temps passe, les saisons reviennent. Comme revient l'information météorologique et ceux et celles qui la font. Le printemps succède à l'hiver, le beau temps à la pluie. Entrevoir par jeu, en imagination, rien qu'un instant, une menace qui compromettrait cette belle alternance susciterait inquiétude, malaise et prières. Marcel Proust avait une expression pour le dire : « Cran d'arrêt du beau temps ». Une formule étrange et lapidaire, que le compositeur Gérard Pesson a retenue pour en faire le titre de son *Journal (1991-1998)*.

A l'heure du J.T., j'allume la télé assez tôt pour ne pas manquer le bulletin qui le précède. Je m'intéresse en effet aux corps, aux gestes, aux styles, aux voix des prestataires qui nous annoncent le temps qu'il fera. Présenter la météo revient presque toujours au même. C'est une exhibition sans cesse réitérée, qui a son décor : une carte de l'hexagone, du genre à repousser dans le passé d'une autre époque la vieille carte de France des cours de géographie, que le maître d'école accrochait à côté du tableau noir. Aujourd'hui à la télé, les décideurs ont opté pour un habillage scientifique. « Faire sciences », voilà qui en impose ! Et la voici animée par l'imagerie satellitaire, partagée en vastes zones sensibles, traversée de courbes de niveau et de pression, de petits logos baladeurs qui se posent sur les régions exposées aux averses ou aux chutes de neige. Evoluer devant ce dispositif demande qu'on

s'en tienne à quelques consignes faciles à respecter : entrer d'un pas alerte, légèrement dansant, dans le champ, à gauche, côté jardin. Traverser le plateau en progressant par petites étapes en jonglant de profil (profil gauche) avec quelques paramètres, deux, trois mesures. Mettre en avant une observation tout en se recentrant avant de se tourner, d'un mouvement preste et assuré, vers le téléspectateur avec, sur les lèvres, le mot clé qui définit l'épisode atmosphérique du lendemain. Les dérangements du temps se formulent ici, tantôt sur un ton objectif, responsable, tantôt sur le mode racoleur, avec, parfois, une pointe d'ironie ou de désinvolture. Il y a des appels à la prudence qui n'admettent pas la réplique, qui sont des ordres, d'autres qui sont simplement amicaux quand ils vous suggèrent de rester vigilant, d'autres encore, qui, carrément, vous implorent et vous supplient de faire attention à vous, à vos proches et à tous les autres ! On a connu des ciels de traîne qui avaient de l'humour, des fronts de haute pression impériaux et vertigineux.

Le J.T. enregistre et filtre le bruit et la fureur du monde. Le bulletin météo en est l'envers exact. Il y a une histoire du climat, mais la météo ne fait pas d'histoires, elle est sans histoires, et les gens sans histoire l'adorent parce qu'il ne s'y passe rien et qu'il est préférable, à les entendre, d'éviter, tant qu'à faire, que quelque chose ait lieu. Aussi dans le monde très fermé des présentateurs et présentatrices, la priorité, avant la présentation du bulletin, c'est la présentation de soi-même. C'est de trouver, pendant le temps très bref et répétitif du passage à l'image, non seulement la bonne distance, mais ce quelque chose en plus qui plaît, qui vous fait remarquer et vous donne l'assurance d'avoir, comme on dit tiré votre épingle du jeu. Ainsi Antenne 2 tient, avec Laurent Roumejko un monsieur météo clean, rassurant, sans accent, sans rien de provincial, très professionnel. Pour ma part je n'ai d'yeux, je n'ai d'oreilles que pour Tania Young, jeune femme ouverte, drôle, maîtrisée, dont j'aime par-dessus tout la voix heureuse, extravertie, qui jouit. Tania et Laurent Roumejko sont-ils rivaux ? C'est sans importance. Tania est ambitieuse, courtisée, les politiques s'envisagent avec elle. Le bulletin météo est un tremplin, pour aller plus haut. Tania ne se laissera pas enfermer.

Le passage en boucle sur le petit écran, dans une séquence courte et stéréotypée, incite les prestataires à sortir de leur corps la marionnette qui les habite. Chez les présentatrices transparaît souvent la petite fille modèle, qui rythme sa prestation de révérences, comme celles du temps où elles saluaient d'un couplet de bienvenue, sous les yeux approbateurs de la communauté, le préfet de la République, en lui tendant un bouquet de fleurs. Parmi les présentateurs, certains arrivent sur le plateau fringants, branchés, à la page. D'autres sont comme à l'office, avec des offrandes plein les mains. Mais la tendance est de présenter des individus très techniques, un peu empruntés. Il faut que le public croit qu'ils viennent tout

juste de s'extraire d'un environnement ultra sophistiqué, en ébullition, qu'ils ont quitté à l'instant leur blouse blanche pour livrer à chaud la toute dernière évaluation, avec l'air d'en savoir long sur un sujet compliqué, qui ne peut être qu'effleuré en si peu de temps.

Une génération arrive, une génération s'en va et, nous dit l'Ecclésiaste, la terre existe toujours. Parfois une tempête, une inondation, une marée noire, un tremblement de terre viennent interrompre le flux. Une région tombe en panne, des cellules de crise, des aides psychologiques se mettent en place, les gens sont épouvantés, la météo prévient, joue son rôle, se montre ferme, directive, protectrice, le pays s'organise. Mais avais-je la tête ailleurs ? Je n'ai guère entendu Météo France communiquer sur cet événement atmosphérique majeur, le réveil du stratovolcan islandais, que tous croyaient endormi sous la glace. Cette île à la Jules Verne, isolée dans l'Atlantique Nord, qui faisait rêver Pierre Loti, n'est-elle plus rien pour nous ? A-t-on oublié l'éruption, largement commentée à l'époque par l'Académie et dans les Gazettes, de 1783 ? Ses effets sur les récoltes, sur la santé, en France ? Les répercussions sur le mécontentement des populations en marche vers la révolution ? Sur l'histoire de l'art aussi, sur la peinture, quand Turner, sensible à l'influence sur la lumière des cendres fluorées en suspension dans l'atmosphère, modifie sa palette ? Il est vrai que Météo France s'est trouvé interpellée par un black out aérien comparable seulement à celui qui a suivi les attentats du 11 septembre. C'était à son département aéronautique de donner toute sa mesure face à un nuage de cendres agressif, capable de bloquer les rayons de soleil, d'obscurcir le ciel, de fermer les espaces aériens, d'étouffer les moteurs d'avion, d'asphyxier les réacteurs, de paralyser les aéroports et de désespérer les passagers en coulisses. Météo France a donc observé en continu, dans une ambiance de fin du monde, les vents et l'avancée du nuage toxique. Elle a participé à la réévaluation en temps réel, de la restriction des vols, à la tentative de définition de nouveaux corridors aériens. Elle a multiplié les contacts et visioconférences avec les aéroports, les compagnies, les centres de contrôle des cendres volcaniques. Pendant ce temps, le bulletin météo réitérait l'information à son rythme, dans l'espace-temps dépoussiéré qui est le sien.

Mais la présentation de la météo dans les médias a rencontré un écueil : le nom du volcan. Un nom opaque, rampant, plissé comme un mauvais soufflet d'accordéon. Bref, imprononçable. Comme le sont les noms des anciennes divinités telluriques, ou les dieux monstrueux chez Lovecraft. Trop de consonnes, pas assez de voyelles, et mal réparties. Rimbaud ne s'était pas trompé : le A est noir, le E est blanc. L'air ne traverse pas la barrière des lettres, la voix étouffe, aucune pluie ne viendra vivifier ce mot surchargé.

Je l'ai pourtant entendu, ce mot cadenassé sur lui-même. C'est une voix synthétique qui l'articule et le répète à l'infini. Pendant que la France et l'Europe piétinaient sous le nuage de cendres, des gens malins ont planché sur un concept simple. Ils ont mis au point un jeu qui invite quiconque s'y frotte, à s'identifier au volcan. Un avion traverse le ciel, le joueur le prend pour cible, il manipule la souris, dirige sur l'engin volant le panache de fumée. L'avion explose et se désintègre, pendant qu'une musique de film catastrophe accompagne la voix artificielle qui répète sans fin : « Eyjafjallajökul ».